

LE MALADE IMAGINAIRE

COMÉDIE MÊLÉE DE MUSIQUE ET DE DANSES

Corrigée sur l'original de l'auteur, de toutes les fausses additions et suppositions des scènes entières, faites dans les éditions précédentes.

Représenté pour la première fois, sur le Théâtre de la Salle du Palais-Royal, le dixième Février 1673 par la Troupe du Roi.

MOLIÈRE

1682

LE MALADE IMAGINAIRE

COMÉDIE MÊLÉE DE MUSIQUE ET DE DANSES

Corrigée sur l'original de l'auteur, de toutes les fausses additions et suppositions des scènes entières, faites dans les éditions précédentes.

Représenté pour la première fois, sur le Théâtre de la Salle du Palais-Royal, le dixième Février 1673 par la Troupe du Roi.

Par Monsieur de **MOLIÈRE**

À PARIS, Chez **DENYS THIERRY**, Rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Ville de Paris, **CLAUDE BARBIN**, au Palais sur le second perron de la Sainte-Chapelle et **PIERRE TRABOUILLET**, au Palais dans la Galerie des Prisonniers, à l'image Saint-Hubert, et à la Fortune, proche le Greffe des Eaux et Forêts.

M. DC. LXXXII. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

PERSONNAGES du PROLOGUE

FLORE.
PAN.
FAUNES.
CLIMÈNE.
DAPHNÉ.
TIRCIS.
DORILAS.
DEUX ZÉPHYRS.
TROUPE DE BERGERS.
TROUPE DE BERGÈRES.

PERSONNAGES de la COMÉDIE

ARGAN, malade imaginaire.
BÉLINE, seconde femme d'Argan.
ANGÉLIQUE, fille d'Argan, et amante de Cléante.
LOUISON, petite fille d'Argan, et soeur d'Angélique..
BÉRALDE, frère d'Argan.
CLÉANTE, amant d'Angélique.
MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin.
THOMAS DIAFOIRUS, son fils, et amant d'Angélique.
MONSIEUR PURGON, médecin d'Argan.
MONSIEUR FLEURANT, apothicaire.
MONSIEUR BONNEFOY, notaire.
TOINETTE, servante.

La scène est à Paris.

LE PROLOGUE

Après les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire travaillent ou à ses louanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire, et ce prologue est un essai des louanges de ce grand prince, qui donne entrée à la comédie du Malade imaginaire, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

La décoration représente un lieu champêtre fort agréable.

ÉGLOGUE EN MUSIQUE ET EN DANSE.

**Flore, Pan, Climène, Daphné, Tircis, Dorilas,
deux Zéphirs, troupe de Bergères et de
Bergers.**

FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergères,
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux :
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,
5 Et réjouir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergères,
Accourez, accourez, sous ces tendres ormeaux.

CLIMÈNE et DAPHNÉ.

10 Berger laissons là tes feux,
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS et DORILAS.

Mais au moins dis-moi, cruelle.

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux ?

DORILAS.

Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle ?

CLIMÈNE et DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

Flore : Terme de la religion des
anciens Latins. La déesse des fleurs.
[L]

TIRCIS et DORILAS.

15 Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS.

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle ?

DORILAS.

Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heureux ?

CLIMÈNE et DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

ENTRÉE de BALLET.

*Toute la troupe des Bergers et des Bergères va se placer en cadence
autour de Flore.*

CLIMÈNE.

20 Quelle nouvelle parmi nous,
Déesse, doit jeter tant de réjouissance ?

DAPHNÉ.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en soupignons tous.

CLIMÈNE et DAPHNÉ.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

25 La voici, silence, silence.
Vos vœux sont exaucés, LOUIS est de retour,
Il ramène en ces lieux les Plaisirs et l'Amour,
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.
Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis,
30 Il quitte les armes,
Faute d'ennemis.

TOUS.

Ah quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! Qu'elle est belle !
Que de plaisirs ! Que de ris ! Que de jeux !
35 Que de succès heureux !
Et que le Ciel a bien rempli nos vœux !
Ah quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! Qu'elle est belle !

AUTRE ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Bergers et Bergères expriment par des danses les transports de leur joie.

FLORE.

De vos flûtes bocagères
40 Réveillez les plus beaux sons ;
LOUIS offre à vos chansons
La plus belle des matières.
Après cent combats,
Où cueille son bras,
45 Une ample victoire :
Formez entre vous
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

TOUS.

Formons entre nous
50 Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant dans ce bois,
Des présents de mon empire
Prépare un prix à la voix,
55 Qui saura le mieux nous dire
Les vertus et les Exploits
Du plus Auguste des Rois.

CLIMÈNE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNÉ.

Si Dorilas est vainqueur

CLIMÈNE.

60 À le chérir je m'engage.

DAPHNÉ.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

Ô très chère espérance !

DORILAS.

Ô mot plein de douceur !

TOUS DEUX.

65 Plus beau sujet, plus belle récompense
Peuvent-ils animer un coeur ?

Les violons jouent un air pour animer les deux Bergers au combat, tandis que Flore comme juge va se placer au pied d'un bel arbre, avec deux Zéphirs, et que le reste comme spectateurs va occuper les deux côtés de la scène.

TIRCIS.

70 Quand la neige fondue enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux
Il n'est rien d'assez solide ;
Digues, châteaux, villes, et bois,
Hommes, et troupeaux à la fois,
Tout cède au courant qui le guide,
Tel, et plus fier et plus rapide,
Marche LOUIS dans ses Exploits.

BALLET.

Les Bergers et Bergères du côté de Tircis, dansent autour de lui sur une ritournelle, pour exprimer leurs applaudissements.

DORILAS.

75 Le foudre menaçant, qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nue enflammée,
Fait d'épouvante et d'horreur
Trembler le plus ferme coeur :
Mais à la tête d'une armée
LOUIS jette plus de terreur.

Ritournelle : ou Ritornelle.
Reprise des premiers vers d'une
chanson, qu'on répète à la fin du
couplet. [F]

BALLET.

Les Bergers et Bergères su côté de Dorilas, font de même que les autres.

TIRCIS.

80 Des fabuleux exploits que la Grèce a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités
Nous voyons la gloire effacée,
Et tous ces fameux demi-dieux,
Que vante l'histoire passée
85 Ne sont point à notre pensée
Ce que Louis est à nos yeux.

BALLET.

Les Bergers et Bergères de son côté font encore la même chose.

DORILAS.

LOUIS fait à nos temps, par ses faits inouïs,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siècles évanouis :
90 Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

BALLET.

Les Bergères de son côté font encore de même, après quoi les deux partis se mêlent.

PAN, suivi de six Faunes.

Faune : Sorte de satyre. [F]

Laissez, laissez, Bergers, ce dessein téméraire,
Hé, Que voulez-vous faire ?
95 Chanter sur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon sur sa lyre
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendrait pas de dire ?
C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire,
100 C'est monter vers les Cieux sur des ailes de cire,
Pour tomber dans le fond des Eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage ;
Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'image ;
105 Le silence est le langage
Qui doit louer ses Exploits.
Consacrez d'autres soins à sa pleine Victoire ;
Vos louanges n'ont rien qui flatte ses désirs,
Laissez, laissez-là sa gloire,

Chalumeau : Se dit aussi d'un instrument de Musique champêtre, composé soit d'un, soit de plusieurs tuyaux de blé, soit de quelque autre matière déliée. [F]

110 Ne songez qu'à ses plaisirs.

TOUS.

Laissons, laissons là sa gloire
Ne songeons qu'à ses plaisirs.

FLORE.

Bien que, pour étaler ses vertus immortelles
La force manque à vos esprits.
115 Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix.
Dans les choses grandes et belles
Il suffit d'avoir entrepris.

ENTRÉE DE BALLET.

*Les deux zéphyrus dansent avec deux couronnes de fleurs à la main,
qu'ils viennent donner ensuite aux deux bergers.*

CLIMÈNE et DAPHNÉ, en leur donnant la main.

Dans les choses grandes et belles
Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS et DORILAS.

120 Ha ! Que d'un doux succès notre audace est suivie !

FLORE et PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

LES QUATRE AMANTS.

Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

FLORE et PAN.

Heureux, heureux, qui peut lui consacrer sa vie.

TOUS.

125 Joignons tous dans ces bois
Nos flutes et nos voix,
Ce jour nous y convie,
Et faisons aux échos redire mille fois,
LOUIS est le plus grand des rois.
Heureux, heureux, qui peut lui consacrer sa vie.

**DERNIÈRE ET GRANDE
ENTRÉE DE BALLET.**

Faune, Bergers et Bergères tous se mêlent, et il se fait entre eux des jeux de danse, après quoi ils se vont préparer pour la Comédie.

AUTRE PROLOGUE.

PLAINTE DE LA BERGÈRE.

130 Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
 Vains et peu sages médecins,
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots Latins
 La douleur qui me désespère.
 Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

135 Hélas ! Hélas ! Je n'ose découvrir
 Mon amoureux martyr,
 Au Berger pour qui je soupire,
 Et qui seul peut me secourir.
 Ne prétendez pas le finir,
140 Ignorants médecins, vous ne sauriez le faire,
 Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

 Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire
 Croit que vous connaissez l'admirable vertu,
 Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire,
145 Et tout votre caquet ne peut être reçu,
 Que d'un MALADE IMAGINAIRE.
 Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
 Vains et peu sages, etc.

Le théâtre change et représente une chambre où est le malade.

ACTE I

SCÈNE I.

ARGAN, seul dans sa chambre assis, une table devant lui, compte des parties d'apothicaire avec des jetons ; il fait parlant à lui-même les dialogues suivants.

Julap : Terme de pharmacie. Potion adoucissante ou calmante dans laquelle il n'entre ni huile, ni substances purgatives, ni poudres ou substances extractives, mais qui est composée simplement d'eau distillée et de sirops. [L]

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif, et rémolliant, pour amollir, humecter, et rafraîchir les entrailles de Monsieur. Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles : les entrailles de Monsieur, trente sols." Oui, mais Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement, e suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols ; les voilà, dix sols. Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver, et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sols ; avec votre permission dix sols. Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif, et somnifère, composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols ; je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols, six deniers. Plus du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres. Ah ! Monsieur Fleurant, c'est se moquer, il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente, pour faire reposer Monsieur, trente sols. Bon... dix et quinze sols. Plus du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de Monsieur, trente sols. Dix sols, Monsieur Fleurant. Plus, le clystère de Monsieur réitéré le soir, comme dessus, trente sols. Monsieur Fleurant, dix sols. Plus du vingt-septième, une bonne médecine composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres. Bon, vingt, et trente sols : je suis bien aise que vous soyez raisonnable. Plus du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié, et dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, et rafraîchir le

Séné : Nom de petits arbustes de la famille des légumineuses, qui croissent dans la haute Égypte, l'Arabie et la Syrie. Médicament purgatif qui résulte du mélange, en différentes proportions, des folioles et des gousses, ou follicules de ces arbustes. [L]

sang de Monsieur, vingt sols. Bon, dix sols. Plus une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard, sirops de limon et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. Ah ! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît, si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade, contentez-vous de quatre francs ; vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres, quatre sols, six deniers. Si bien donc, que de ce mois j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et l'autre mois il y avait douze médecines, et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci, que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci, il n'y a personne ; j'ai beau dire, on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de les arrêter ici.

Partie : Un mémoire où sont énumérés tous les articles faits, fournis ou vendus (vieilli en ce sens). [L]

Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.

Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin : point d'affaire. Drelin, drelin, drelin : ils sont sourds. Toinette ! Drelin, drelin, drelin : tout comme si je ne sonnais point. Chienne, coquine, drelin, drelin, drelin ; j'enrage.

Il ne sonne plus mais il crie.

Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ! Drelin, drelin, drelin ; voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah ! Mon Dieu, ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCÈNE II.

Toinette, Argan.

TOINETTE, en entrant dans la chambre.

On y va.

ARGAN.

Ah ! Chienne ! Ah carogne... !

TOINETTE, faisant semblant de s'être cogné la tête.

Diantre soit fait de votre impatience, vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.

Carne : angle ou pointe solide, composée de plusieurs superficies inclinées l'une vers l'autre. [F]

Carogne : Terme injurieux, qui se dit entre les femmes de basse condition, pour se reprocher leur mauvaise vie, leurs ordures, leur puanteur. [F]

ARGAN, en colère.

Ah ! Traîtresse... !

TOINETTE, pour l'interrompre et l'empêcher de crier, se plaint toujours, en disant.

Ha !

ARGAN.

Il y a...

TOINETTE.

Ha !

ARGAN.

Il y a une heure...

TOINETTE.

Ha !

ARGAN.

Tu m'as laissé...

TOINETTE.

Ha !

ARGAN.

Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Ça mon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête, l'un vaut bien l'autre. Quitte, à quitte, si vous voulez.

ARGAN.

Quoi, coquine...

Coquin : terme injurieux qu'on dit à toutes sortes de petites gens qui mènent une vie libertine, friponne, fainéante qui n'ont aucun sentiment d'honnêteté. [F]

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laisser, traîtresse...

TOINETTE, toujours pour l'interrompre.

Ha !

ARGAN.

Chienne, tu veux...

TOINETTE.

Ha !

ARGAN.

Quoi il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller.

TOINETTE.

Querellez tout votre soûl, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer ; chacun le sien, ce n'est pas trop. Ha !

ARGAN.

Allons, il faut en passer par là. Ôte-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci.

Argan se lève de sa chaise.

Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOINETTE.

Votre lavement ?

ARGAN.

Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOINETTE.

Ma foi ! Je ne me mêle point de ces affaires-là : c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.

Ce Monsieur Fleurant-là et ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait ; et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes.

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante, ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même : elle a deviné votre pensée.

SCÈNE III.

Angélique, Toinette, Argan.

ARGAN.

Approchez, Angélique, vous venez à propos ; je voulais vous parler.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN, courant au bassin.

Attendez. Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.

TOINETTE, en le raillant.

Allez vite, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCÈNE IV.
Angélique, Toinette.

ANGÉLIQUE, la regardant d'un oeil languissant, lui dit confidemment.

Toinette.

TOINETTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien je vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoi, Toinette ?

ANGÉLIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?

TOINETTE.

Je m'en doute assez : de notre jeune amant ; car c'est sur lui, depuis six jours, que roulent tous nos entretiens ; et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGÉLIQUE.

Puisque tu connais cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir, et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus, qu'il est difficile de prévenir.

ANGÉLIQUE.

Je t'avoue que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGÉLIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGÉLIQUE.

Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?

TOINETTE.

À Dieu ne plaise !

ANGÉLIQUE.

Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connaissance ?

TOINETTE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connaître, est tout à fait d'un honnête homme ?

TOINETTE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGÉLIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde ?

TOINETTE.

Oh, oui.

ANGÉLIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

TOINETTE.

Assurément.

ANGÉLIQUE.

Qu'il a l'air le meilleur du monde ?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGÉLIQUE.

Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

TOINETTE.

Cela est sûr.

ANGÉLIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

TOINETTE.

Il est vrai.

ANGÉLIQUE.

Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire ?

TOINETTE.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

TOINETTE.

Eh, eh, ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité ; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! De la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai ?

TOINETTE.

En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie ; et la résolution où il vous écrivit hier, qu'il était de vous faire demander en mariage est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dît vrai, ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà votre père qui revient.

SCÈNE V.

Argan, Angélique, Toinette.

ARGAN, se met dans sa chaise.

Ô çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez. Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage. Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! Nature, nature ! À ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE.

Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante. La chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE.

C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fisse religieuse, et votre petite soeur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

Aheurter : Se préoccuper fortement d'une opinion dont on ne nous peut détromper. [F]

TOINETTE, tout bas.

La bonne bête a ses raisons.

ARGAN.

Elle ne voulait point consentir à ce mariage, mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés.

TOINETTE.

En vérité, je vous sais bon gré de cela, et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vu la personne ; mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE.

Assurément, mon père.

ARGAN.

Comment l'as-tu vu ?

ANGÉLIQUE.

Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon coeur, je ne feindrai point de vous dire, que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination, que dès cette première vue nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père.

ARGAN.

De belle taille.

ANGÉLIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agréable de sa personne.

ANGÉLIQUE.

Assurément.

ARGAN.

De bonne physionomie.

ANGÉLIQUE.

Très bonne.

ARGAN.

Sage, et bien né.

ANGÉLIQUE.

Tout à fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGÉLIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien latin, et grec.

ANGÉLIQUE.

C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN.

Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGÉLIQUE.

Lui, mon père ?

ARGAN.

Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

ANGÉLIQUE.

Non vraiment. Qui vous l'a dit à vous ?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

ANGÉLIQUE.

Est-ce que Monsieur Purgon le connaît ?

ARGAN.

La belle demande ! Il faut bien qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu.

ANGÉLIQUE.

Cléante, neveu de Monsieur Purgon.

ARGAN.

Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGÉLIQUE.

Hé, oui.

ARGAN.

Hé bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, Monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant et moi, et demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce ? Vous voilà toute ébaubie ?

Ebaubie : ou Esbaubi, terme populaire et vieux, qui signifiait la même chose qu'ébahi, mais d'un ébahissement accompagné de quelque trouble ou de faiblesse d'esprit. [F]

ANGÉLIQUE.

C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi ? Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? Et avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

Burlesque : Plaisant, gaillard, tirant sur le ridicule. [F]

TOINETTE.

Mon Dieu ! Tout doux : vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter ? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

ARGAN.

Ma raison est que, me voyant infirme, et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations, et des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien ! Voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience. Est-ce que vous êtes malade ?

ARGAN.

Comment, coquine, si je suis malade ? Si je suis malade, impudente ?

TOINETTE.

Hé bien ! Oui, Monsieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez ; voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN.

C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE.

Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ARGAN.

Quel est-il ce conseil ?

TOINETTE.

De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.

Hé la raison ?

TOINETTE.

La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille ?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et de plus, Monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien, en faveur de ce mariage ; et Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.

Eh fi, ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment, que je ne dise pas cela ?

TOINETTE.

Hé non !

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra, mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous ?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon.

ARGAN.

Comment, bon ?

TOINETTE.

Vous ne la mettez point dans un couvent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non.

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais, voici qui est plaisant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera ?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi ?

TOINETTE.

Oui, vous n'aurez pas ce coeur-là.

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme, ou deux, des bras jetés au cou, un mon petit Papa mignon, prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

Bagatelle : Chose de peu de prix et peu nécessaire. [FC]

ARGAN.

Il ne faut point dire bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu ! Je vous connais, vous êtes bon naturellement.

ARGAN, avec emportement.

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monsieur : vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN.

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes ? Et quelle audace est-ce là à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?

TOINETTE.

Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN, court après Toinette.

Ah ! Insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE, se sauve de lui.

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN, en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main.

Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE, courant et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan.

Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN.

Chienne !

TOINETTE.

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

Pendard : Par exagération, celui, celle qui est digne de pendaison, qui ne vaut rien du tout. [F]

ARGAN.

Pendarde !

TOINETTE.

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN.

Carogne !

TOINETTE.

Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN.

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

ANGÉLIQUE.

Eh, mon père, ne vous faites point malade.

ARGAN.

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE.

Et moi je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN, se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.

Ah ! Ah ! Je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir

SCÈNE VI.

Béline, Angélique, Toinette, Argan.

ARGAN.

Ah ! Ma femme, approchez.

BÉLINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

ARGAN.

Venez-vous-en ici à mon secours ?

BÉLINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

ARGAN.

Mamie.

BÉLINE.

Mon ami.

ARGAN.

On vient de me mettre en colère.

BÉLINE.

Hélas ! Pauvre petit mari. Comment donc, mon ami ?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉLINE.

Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, mamie.

BÉLINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.

BÉLINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BÉLINE.

C'est une impertinente.

ARGAN.

Vous savez, mon coeur, ce qui en est.

BÉLINE.

Oui, mon coeur, elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BÉLINE.

Eh là, eh là.

ARGAN.

Elle est la cause de toute la bile que je fais.

BÉLINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BÉLINE.

Mon Dieu, mon fils, il n'y a point de serviteurs, et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle ; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette.

TOINETTE.

Madame.

BÉLINE.

Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère ?

TOINETTE, d'un ton douxereux.

Moi, Madame, hélas ! Je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARGAN.

Ah ! La traîtresse.

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il voulait donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus ; je lui ai répondu que je trouvais le parti avantageux pour elle ; mais que je croyais qu'il ferait mieux de la mettre dans un couvent.

BÉLINE.

Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN.

Ah ! Mamour, vous la croyez ; c'est une scélérate. Elle m'a dit cent insolences.

BÉLINE.

Hé bien je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Écoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau, fourré et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles ; il n'y a rien qui enrhumé tant, que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah ! Mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

**BÉLINE, accommodant les oreillers qu'elle met
autour d'Argan.**

Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE, lui mettant rudement un oreiller sur la tête, et puis fuyant.

Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN, se lève en colère, et jette tous les oreillers à Toinette.

Ah ! Coquine, tu veux m'étouffer.

BÉLINE.

Eh là, eh là ! Qu'est-ce que c'est donc ?

ARGAN, tout essoufflé, se jette dans sa chaise.

Ah, ah, ah ! Je n'en puis plus.

BÉLINE.

Pourquoi vous emporter ainsi ? Elle a cru faire bien.

ARGAN.

Vous ne connaissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah ! Elle m'a mis tout hors de moi ; et il faudra plus de huit médecines, et de douze lavements, pour réparer tout ceci.

BÉLINE.

Là, là, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BÉLINE.

Pauvre petit fils.

ARGAN.

Pour tâcher de reconnaître l'amour que vous me portez, je veux, mon coeur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉLINE.

Ah ! Mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne saurais souffrir cette pensée ; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avais dit de parler pour cela à votre notaire.

Serein : Humidité fine, pénétrante, généralement peu abondante, qui tombe après le coucher du soleil, ordinairement pendant la saison chaude et sans qu'il y ait de nuages au ciel. [L]

BÉLINE.

Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BÉLINE.

Hélas ! Mon ami, quand on aime bine un mari, on est guère en état de songer à tout cela.

SCÈNE VII.

Le Notaire, Béline, Argan.

Cette scène entière n'est point dans les éditions précédentes de la prose de Monsieur Molière, la voici rétablie sur l'original de l'auteur.

ARGAN.

Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis ; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BÉLINE.

Hélas ! Je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

LE NOTAIRE.

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle ; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi ?

LE NOTAIRE.

La Coutume y résiste. Si vous étiez en pays de Droit écrit, cela se pourrait faire ; mais à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin. J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

LE NOTAIRE.

Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime, que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes ; qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis ; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours ; il faut de la facilité dans les choses, autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sou de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avait bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, et en frustrer mes enfants ?

LE NOTAIRE.

Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par votre testament tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur.

BÉLINE.

Mon Dieu ! Il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Mamie !

BÉLINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

ARGAN.

Ma chère femme !

BÉLINE.

La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN.

Mamour !

BÉLINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le coeur. Consolez-vous, je vous en prie.

BÉLINE.

Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là.

ARGAN.

Ah ! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari, qu'on aime tendrement.

BÉLINE.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avait dit qu'il m'en ferait faire un.

LE NOTAIRE.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit ; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dûs, l'un par Monsieur Damon, et l'autre par Monsieur Gérante.

BÉLINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah ! Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve ?

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BÉLINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah ! De combien sont les deux billets ?

ARGAN.

Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

BÉLINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien, au prix de vous.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous que nous procédions au testament ?

ARGAN.

Oui, Monsieur ; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BÉLINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCÈNE VIII.

Angélique, Toinette.

Cette scène n'est point dans les éditions précédentes de la prose de Monsieur Molière, la voici rétablie sur l'original de l'auteur.

TOINETTE.

Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point, et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre père.

ANGÉLIQUE.

Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE.

Moi ? Vous abandonner, j'aimerais mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'emploierai toute chose pour vous servir ; mais pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père, et de votre belle-mère.

ANGÉLIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant, et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard ; mais demain du grand matin, je l'enverrai quérir, et il sera ravi de...

BÉLINE.

Toinette.

TOINETTE.

Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

PREMIER INTERMÈDE.

Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une sérénade à sa maîtresse. Il est interrompu d'abord par des violons, contre lesquels il se met en colère, et ensuite par le Guet, composé de musiciens et de danseurs.

POLICHINELLE.

Ô amour, amour, amour, amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ? À quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es ? Tu quittes le soin de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon. Tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit ; et tout cela pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne ; une diablesse qui te rembarre, et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus : tu le veux, amour ; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge : mais qu'y faire ? On n'est pas sage quand on veut, et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.

Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien parfois qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds et aux verrous de la porte de sa maîtresse. Voici de quoi accompagner ma voix. Ô nuit ! Ô chère nuit ! Porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible.

Il chante ces paroles :

150 Notte e dì v' amo e v' adoro,
 Cerco' un sì per mio ristoro ;
 Ma se voi dite di no,
 Bell' ingrata, io morirò.

 Fra la speranza
 S' afflige il cuore,
155 In lontananza
 Consum a l'hore ;
 Si dolce inganmo
 Che mi figura
 Breve l'affanno
160 Ahi troppo dur,
Cosi per tropp' amar languisco e muoro.
 Notte e dì v' amo e v' adoro,
 Cerco' un sì per mio ristoro ;

165 Mà se voi dite di no,
 Bell' ingrata, io morirò.

 Se non dormite,
 Almen pensate
 Alle ferite
170 Ch' al cuor mi fate ;
 Deh almen fingete,
 Per mio conforto,
 Se m' uccidete,
 D' haver il torto :
175 Vostra pietà mi scemerà il martoro.
 Notte e di v' amo e vadoro,
 Cerco un sì per mio ristoro,
 Ma se voi dite di nò,
 Bell' ingrata, io morirò.

**UNE VIEILLE se présente à la fenêtre, et répond au
seignor Polichinelle en se moquant de lui.**

180 Zerbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi,
 Mentiti desiri,
 Fallaci sospiri,
 Accenti Buggiardi,
 Di fede vi preggiate,
 Ah che non m' ingannate,
185 Che già sò per prova
 Ch' in voi non si trova
 Constanza ne fede :
 Oh quanto è pazza colei che vi crede !

190 Quei sguardi languidi
 Non m' innamorano,
 Quei sospir fervidi
 Più non m' infiammano,
 Vel giuro a fè.
 Zerbino misero,
195 Del vostro piangere
 Il mio cor libero
 Vuol sempre ridere,
 Credet' a me :
200 Che già so per prova
 Ch' in voi non si trova
 Constanza ne fede :
 Oh ! quanto è pazza colei che vi crede !

Violons.

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma
voix ?

Violons.

Paix là, taisez-vous, violons. Laissez-moi me plaindre à
mon aise des cruautés de mon inexorable.

Violons.

Taisez-vous vous dis-je. C'est moi qui veux chanter.

Violons.

Paix donc !

Violons.

Ouais !

Violons.

Ahi !

Violons.

Est-ce pour rire ?

Violons.

Ah que de bruit !

Violons.

Le diable vous emporte !

Violons.

J'enrage.

Violons.

Vous ne vous taisez pas ? Ah, Dieu soit loué !

Violons.

Encore ?

Violons.

Peste des violons !

Violons.

La sottie musique que voilà !

Violons.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

Polichinelle, avec un luth, dont il ne joue que des lèvres et de la langue, en disant : plin pan plan, etc.

Par ma foi ! Cela me divertit. Poursuivez, Messieurs les Violons, vous me ferez plaisir. Allons donc, continuez. Je vous en prie. Voilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Ho sus, à nous ! Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, et joue quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plan. J'entends du bruit, mettons mon luth contre la porte.

**ARCHERS, passant dans la rue, accourent au bruit
qu'ils entendent et demandent :**
Qui va là, qui va là ?

POLICHINELLE, tout bas :
Qui diable est cela ? Est-ce que c'est la mode de parler en
musique ?

ARCHERS.
Qui va là, qui va là, qui va là ?

POLICHINELLE, épouvané.
Moi, moi, moi.

ARCHERS.
Qui va là, qui va là ? Vous dis-je.
Moi, moi, vous dis-je.

ARCHERS.
Et qui toi, et qui toi ?
Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

ARCHERS.
Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE, feignant d'être bien hardi.
Mon nom est : Va te faire pendre.

ARCHERS.
Ici, camarades, ici. Saisissons l'insolent qui nous répond
ainsi.

ENTRÉE DE BALLET.

Tout le Guet vient, qui cherche Polichinelle dans la nuit. Violons et Danseurs.

POLICHINELLE.

Qui va là ?

Violons et Danseurs.

Qui sont les coquins que j'entends ?

Violons et Danseurs.

Euh ?

Violons et Danseurs.

Holà, mes laquais, mes gens.

Violons et Danseurs.

Par la mort.

Violons et Danseurs.

Par la sang.

Violons et Danseurs.

J'en jeterai par terre.

Violons et Danseurs.

Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton !

Violons et Danseurs.

Donnez-moi mon mousqueton.

Violons et Danseurs.

Polichinelle tire un coup de pistolet.

Poue.

Ils tombent tous et s'enfuient.

Polichinelle, en se moquant.

Ah, ah, ah, ah, comme je leur ai donné l'épouvante. Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi qui ai peur des autres. Ma foi il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avais tranché du grand seigneur, et n'avais fait le brave, ils n'auraient pas manqué de me happer. Ah, ah, ah.

Les archers se rapprochent, et ayant entendu ce qu'il disait, ils le saisissent au collet.

ARCHERS.

Nous le tenons, à nous, camarades, à nous, dépêchez, de la lumière.

Les valets sont nommés assez souvent par le nom de leur pays d'origine.

Mousqueton : petit mousquet qui est plus court ; mais plus gros de calibre que les mousquets ordinaires. Il se tire avec un fusil composé d'un chien et d'un batterie, au lieu que le mousquet s'exécute avec un mèche. [F]

BALLET.

Tout le Guet vient avec des lanternes.

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'étais ivre.

ARCHERS.

Non, non, non, point de raison ;
Il faut vous apprendre à vivre.
210 En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, je ne suis point voleur.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Je suis un bourgeois de la ville.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait ?

ARCHERS.

En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, laissez-moi aller.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Eh !

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grâce.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs.

ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel !

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Miséricorde !

ARCHERS.

Non, non, non, point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre,

En prison vite, en prison.

POLICHINELLE.

Eh ! N'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos âmes ?

ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher,
215 Et nous sommes humains plus qu'on ne saurait croire,
Donnez-nous doucement six pistoles pour boire ;
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Hélas, Messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sou sur moi.

ARCHERS.

Au défaut de six pistoles,
Choisissez donc sans façon
220 D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'est une nécessité, et qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.

ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

Ballet

Archers danseurs lui donnent des croquignoles en cadence.

POLICHINELLE.

Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf et dix, onze et douze, et treize, et quatorze, et quinze.

ARCHERS.

Ah, ah, vous en voulez passer ;
225 Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah, Messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus, et vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton, que de recommencer.

Croquignole : espèce de chiquenaude ou de nasarde. C'est un coup qui se donne sur le visage, en lâchant avec violence un doigt qu'on a posé sur un autre. [F]

ARCHERS.

Soit, puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

BALLET.

Les Archers danseurs lui donnent des coups de bâton en cadence.

POLICHINELLE.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ah, ah, ah, je n'y saurais
plus résister. Tenez, Messieurs, voilà six pistoles que je
vous donne.

ARCHERS.

Ah, l'honnête homme ! Ah, l'âme noble et belle !
Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bonsoir.

ARCHERS.

230 Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre serviteur.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très humble valet.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir.

BALLET.

Ils dansent tous, en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu. Le théâtre change et représente la même chambre.

ACTE II

SCÈNE I.

Toinette, Cléante.

TOINETTE.

Que demandez-vous, Monsieur ?

CLÉANTE.

Ce que je demande ?

TOINETTE.

Ah, ah, c'est vous ? Quelle surprise ! Que venez-vous faire céans ?

Céans : Ici dedans, surtout en parlant de la maison où l'on se trouve. [L]

CLÉANTE.

Savoir ma destinée ; parler à l'aimable Angélique ; consulter les sentiments de son coeur ; et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal, dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui, mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique ; il faut des mystères ; et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne, et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion, et nous nous sommes bien gardé[e]s de parler de cette aventure.

CLÉANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE.

Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

SCÈNE II.

Argan, Toinette, Cléante.

ARGAN.

Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées, et douze venues ; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long, ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un...

ARGAN.

Parle bas, pendarde, tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voulais vous dire, Monsieur...

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur...

ARGAN.

Eh ?

TOINETTE.

Je vous dis que...

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis ?

TOINETTE, haut.

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

Toinette fait signe à Cléante d'avancer.

CLÉANTE.

Monsieur...

TOINETTE, raillant.

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLÉANTE.

Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE, feignant d'être en colère.

Comment qu'il se porte mieux ? Cela est faux, Monsieur se porte toujours mal.

CLÉANTE.

J'ai ouï dire que Monsieur était mieux, et je lui trouve bon visage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec votre bon visage ? Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'il était mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

Elle a raison.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange, et boit tout comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.

Cela est vrai.

CLÉANTE.

Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de Mademoiselle votre fille. Il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours ; et comme son ami intime, il m'envoie à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vînt à oublier ce qu'elle sait déjà.

ARGAN.

Fort bien. Appelez Angélique.

TOINETTE.

Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur à sa chambre.

ARGAN.

Non, faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN.

Si fait, si fait.

TOINETTE.

Monsieur, cela ne fera que vous étourdir, et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point, j'aime la musique, et je serai bien aise de... Ah ! La voici. Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

SCÈNE III.

Argan, Angélique, Cléante.

ARGAN.

Venez, ma fille : votre maître de musique est allé aux champs, et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANGÉLIQUE.

Ah, Ciel !

ARGAN.

Qu'est-ce ? D'où vient cette surprise ?

ANGÉLIQUE.

C'est...

ARGAN.

Quoi ? Qui vous émeut de la sorte ?

ANGÉLIQUE.

C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

J'ai songé cette nuit que j'étais dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne faite tout comme Monsieur s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'étais ; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉANTE.

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant, et mon bonheur serait grand sans doute, si vous étiez dans quelque peine, dont vous me jugeassiez digne de vous tirer ; et il n'y a rien que je ne fisse pour...

SCÈNE IV.

Toinette, Cléante, Angélique, Argan.

TOINETTE, par dérision.

Ma foi, Monsieur, je suis pour vous maintenant, et je me dédis de tout ce que je disais hier. Voici Monsieur Diafoirus le père, et Monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré ! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, et votre fille va être charmée de lui.

ARGAN, à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.

Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je marie ma fille, et voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉANTE.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable.

ARGAN.

C'est le fils d'un habile médecin, et le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie aussi.

CLÉANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons qu'on se range, les voici.

SCÈNE V.

**Monsieur Diafoirus, Thomas Diafoirus,
Argan, Angélique, Cléante, Toinette.**

ARGAN, mettant la main à son bonnet sans l'ôter.

Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

MONSIEUR DIAFOIRUS

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN.

Je reçois, Monsieur.

Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent et confondent.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Nous venons ici, Monsieur...

ARGAN.

Avec beaucoup de joie...

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas, et moi.

ARGAN.

L'honneur que vous me faites.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monsieur.

ARGAN.

Et j'aurais souhaité.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes.

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De la grâce que vous nous faites.

ARGAN.

Pour vous en assurer.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir.

ARGAN.

Mais vous savez, Monsieur.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur.

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De votre alliance.

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Et vous assurer.

ARGAN.

Que de vous dire ici.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Que dans les choses qui dépendront de notre métier.

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occasions.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

De même qu'en toute autre.

ARGAN.

De vous faire connaître, Monsieur...

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Nous serons toujours prêts, Monsieur.

ARGAN.

Qu'il est tout à votre service.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

À vous témoigner notre zèle.

Il se retourne vers son fils et lui dit.

Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS est un grand benêt, nouvellement sorti des Écoles, qui fait toutes choses de mauvaise grâce, et à contre-temps.

N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS.

Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir, et révéler en vous un second père ; mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité ; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps ;

mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté ; et d'autant plus que les facultés spirituelles, sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très humbles et très respectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les collègues, d'où l'on sort si habile homme !

THOMAS DIAFOIRUS.

Cela a-t-il bien été, mon père ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Optime.

ARGAN, à Angélique.

Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS.

Baiserai-je ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, à Angélique.

Madame, c'est avec justice, que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARGAN.

Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc est-elle ?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

Appendre : Suspendre quelque chose, ordinairement avec une idée de solennité. Appendre des étendards à la voûte de l'église. [L]

THOMAS DIAFOIRUS.

Mademoiselle, ne plus, ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux, lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil : tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés. Et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon coeur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce coeur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire, que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur et mari.

Héliotrope : Nom de quelques plantes qui se tournent vers le soleil tant qu'il est sur l'horizon. [L]

TOINETTE, en le raillant.

Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

ARGAN.

Eh ! Que dites-vous de cela ?

CLÉANTE.

Que Monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE.

Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons vite ma chaise, et des sièges à tout le monde. Mettez-vous là ; ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns, mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé. On le voyait toujours doux, paisible, et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. Bon,

Licence : Terme universitaire. Degré entre celui de bachelier et celui de docteur. [L]

disais-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine ; mais il se raidissait contre les difficultés, et ses régents se louaient toujours à moi de son assiduité, et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire sans vanité que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre École. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS. Il tire une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente à Angélique.

J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission de Monsieur, j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

Meuble : Se dit aussi au figuré pour tout ce qui peut être quelque utilité ; pour tout ce qui peut procurer quelque avantage. [F]

TOINETTE.

Donnez, donnez, elle est toujours bonne à prendre pour l'image ; cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS.

Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses ; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Au reste, pour ce qui est des qualités requises, pour le mariage et la propagation, je vous assure que, selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter. Qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN.

N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la Cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

À vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valait mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne, et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE.

Cela est plaisant, et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres Messieurs vous les guérissiez ; vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes, c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN.

Monsieur, faites un peu chanter ma fille, devant la compagnie.

CLÉANTE.

J'attendais vos ordres, Monsieur, et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle, une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. Tenez, voilà votre partie.

ANGÉLIQUE.

Moi ?

CLÉANTE.

Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il suffit que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser par la nécessité où je me trouve, de faire chanter Mademoiselle.

ARGAN.

Les vers sont-ils beaux ?

CLÉANTE.

C'est proprement ici un petit opéra impromptu, et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion, et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'eux-mêmes, et parlent sur-le-champ.

ARGAN.

Fort bien. Écoutons.

CLÉANTE, sous le nom d'un berger, explique à sa maîtresse son amour depuis leur rencontre, et ensuite ils s'appliquent leurs pensées l'un à l'autre en chantant.

Voici le sujet de la scène. Un Berger était attentif aux beautés d'un spectacle, qui ne faisait que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, et voit un brutal, qui de paroles insolentes maltraitait une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage ; et après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la Bergère, et voit une jeune personne qui, des deux plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versait des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas ! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable ? Et quel inhumain, quel barbare ne serait touché par de telles larmes ? Il prend soin de les arrêter, ces larmes, qu'il trouve si belles ; et l'aimable Bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service, mais d'une manière si charmante, si tendre, et si passionnée, que le Berger n'y peut résister ; et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son coeur se sent pénétré. Est-il, disait-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement ? Et que ne voudrait-on pas faire ; à quels services, à quels dangers, ne serait-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une âme si reconnaissante ? Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention ; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le sépare de son adorable Bergère ; et de cette première vue, de ce premier moment il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus

violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve, nuit et jour, une si chère idée ; mais la grande contrainte où l'on tient sa Bergère lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre, et il en obtient d'elle la permission par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais dans le même temps on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au coeur de ce triste Berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre, et son amour au désespoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa Bergère pour apprendre ses sentiments, et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour. Il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable Bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée, et cette vue le remplit d'une colère, dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore, et son respect, et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi.

Il chante.

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir ;
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées,
Apprenez-moi ma destinée,
235 Faut-il vivre ? Faut-il mourir ?

ANGÉLIQUE répond en chantant :

Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez,
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,
C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Ouais, je ne croyais pas que ma fille fût si habile que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

CLÉANTE.

240 Hélas ! Belle Philis,
Se pourrait-il que l'amoureux Tircis.
Eut assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre coeur ?

ANGÉLIQUE.

245 Je ne m'en défends point dans cette peine extrême,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

Ô ! Parole pleine d'appas !
Ai-je bien entendu, hélas !
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

250 De grâce encor, Philis.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime.

CLÉANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

255 Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport :
Un rival, un rival...

ANGÉLIQUE.

260 Ah ! Je le hais plus que la mort,
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLÉANTE.

Mais un père à ses vœux vous veut assujettir.

ANGÉLIQUE.

265 Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y consentir ;
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir.

CLÉANTE.

Et que dit le père à tout cela ?

ANGÉLIQUE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot père, que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire.

CLÉANTE.

Ah ! mon amour...

ARGAN.

Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente, de parler de la sorte devant son père. Montrez-moi ce papier. Ha, ha. Où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite ?

CLÉANTE.

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉANTE.

J'ai cru vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah ! Voici ma femme.

SCÈNE VI.

Béline, Argan, Toinette, Angélique, Monsieur Diafoirus, Thomas Diafoirus

ARGAN.

Mamour, voilà le fils de Monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS, commence un compliment qu'il avait étudié, et la mémoire lui manquant, il ne peut le continuer.

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...

BÉLINE.

Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur votre visage... Puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrais, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah ! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGÉLIQUE.

Mon père.

ARGAN.

Hé bien, mon père ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Statue de Memnon : Statue de 14 mètres de haut qui se trouve à Louxor en Egypte qui au lever du soleil "parle" à ses visiteurs.

ANGÉLIQUE.

De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous l'un pour l'autre cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGÉLIQUE.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi, et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

ARGAN.

Ho bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGÉLIQUE.

Eh mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un coeur par force ; et si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui serait à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle, et je puis être honnête homme et vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre père.

ANGÉLIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement, qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE.

Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle, et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience, si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGÉLIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Distinguo, Mademoiselle : dans ce qui ne regarde point sa possession, concedo ; mais dans ce qui la regarde, nego.

TOINETTE.

Vous avez beau raisonner : Monsieur est frais émoulu du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté ?

BÉLINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGÉLIQUE.

Si j'en avais, Madame, elle serait telle que la raison et l'honnêteté pourraient me le permettre.

ARGAN.

Ouais, je joue ici un plaisant personnage.

BÉLINE.

Si j'étais que de vous, mon fils, je ne forcerais point à se marier, et je sais bien ce que je ferais.

ANGÉLIQUE.

Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉLINE.

C'est que les filles bien sages et bien honnêtes comme vous, se moquent d'être obéissantes, et soumises aux volontés de leurs pères. Cela était bon autrefois.

ANGÉLIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame, et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉLINE.

C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGÉLIQUE.

Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai au moins de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.

Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGÉLIQUE.

Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

Douaire : biens que le mari assigne à sa femme en se mariant, pour en jouir par usufruit pendant sa viduité, et en laisser la propriété à ses enfants. [F]

BÉLINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnable, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ANGÉLIQUE.

Moi, Madame, que voudrais-je dire que ce que je dis ?

BÉLINE.

Vous êtes si sotté, mamie, qu'on ne saurait plus vous souffrir.

ANGÉLIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence ; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉLINE.

Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANGÉLIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BÉLINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGÉLIQUE.

Tout cela, Madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous ; et pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

ARGAN.

Écoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisis d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un couvent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BÉLINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARAGAN.

Allez, mamour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, mamie. Voilà une femme qui m'aime... Cela n'est pas croyable.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DIAFOIRUS, lui tâte le pouls.

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. Quid dicis ?

THOMAS DIAFOIRUS.

Dico, que le pouls de Monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

Duriuscule : Terme de plaisanterie. Un peu dur. [L]

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.

Repoussant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Bene.

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu caprisant.

Caprisant : Terme de médecine. Pouls caprisant, pouls qui, interrompu au milieu de sa diastole, l'achève ensuite avec précipitation. [L]

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Optime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non, Monsieur Purgon dit que c'est mon foie, qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Eh oui, qui dit parenchyme, dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du vas breve du pylore, et souvent des méats choliques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

Cholique : Le canal cholique passant obliquement à l'extrémité inférieure du duodenum, sert à porter la bile du foie aux intestins. [Dict. Dalember Diderot]

ARGAN.

Non, rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Eh oui, rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un oeuf ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs ; comme dans les médicaments, par les nombres impairs.

ARGAN.

Jusqu'au revoir, Monsieur.

SCÈNE VII.

Béline, Argan.

BÉLINE.

Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille ?

BÉLINE.

Oui. Votre petite fille Louison était avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la ici, mamour, envoyez-la ici. Ah ! L'effrontée ; je ne m'étonne plus de sa résistance.

SCÈNE VIII.

Louison, Argan.

LOUISON.

Qu'est-ce que vous voulez, mon papa ? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Eh !

LOUISON.

Quoi, mon papa ?

ARGAN.

Là.

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de Peau d'âne, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

"Peau d'âne" est un conte de Charles Perrault, "Le Corbeau et du Renard" est une fable de Jean La Fontaine.

ARGAN.

Ce n'est pas là ce que je demande.

LOUISON.

Quoi donc ?

ARGAN.

Ah ! Rusée, vous savez bien ce que je veux dire.

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obéissez ?

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord
tout ce que vous voyez ?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait ?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai
vu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assurément ?

LOUISON.

Assurément.

ARGAN.

Oh çà ! Je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

Il va prendre une poignée de verges.

LOUISON.

Ah ! Mon papa.

Masque : Terme familier d'injure dont on se sert quelquefois pour qualifier une jeune fille, une femme, et lui reprocher sa laideur ou sa malice. [L]

ARGAN.

Ah, ah, petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre soeur ?

LOUISON.

Mon papa !

ARGAN.

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON.

Ah ! Mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma soeur m'avait dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa !

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet !

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu ! Mon papa, que je ne l'aie pas.

ARGAN, la prenant pour la fouetter.

Allons, allons.

LOUISON.

Ah ! Mon papa, vous m'avez blessée. Attendez : je suis morte.

Elle contrefait la morte.

ARGAN.

Holà ! Qu'est-ce là ? Louison, Louison. Ah ! Mon Dieu ; Louison. Ah ! Ma fille ! Ah ! Malheureux, ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misérable ? Ah ! Chiennes de verges. La peste soit des verges ! Ah ! Ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison.

LOUISON.

La, la, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout à fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée ? Oh ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON.

Ho, oui, mon papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins, car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma soeur que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma soeur comme j'y étais.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter.

ARGAN.

Hon, hon. Voilà l'affaire. Hé bien ?

LOUISON.

Ma soeur est venue après.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Elle lui a dit sortez, sortez, sortez, mon Dieu sortez, vous me mettez au désespoir.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Et lui, il ne voulait pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disait ?

LOUISON.

Il lui disait je ne sais combien de choses.

ARGAN.

Et quoi encore ?

LOUISON.

Il lui disait tout ci, tout ça, qu'il l'aimait bien, et qu'elle était la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, il se mettait à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisait les mains.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose.

Il met son doigt à son oreille.

Attendez. Eh ! Ah, ah ; oui ? Oh, oh ; voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah ! Mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon papa, ne le croyez pas, il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout : allez. Ah ! Il n'y a plus d'enfants. Ah ! Que d'affaires ; je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

Il se remet dans sa chaise.

SCÈNE IX.
Béralde, Argan.

BÉRALDE.

Hé bien ! Mon frère, qu'est-ce, comment vous portez-vous ?

ARGAN.

Ah ! Mon frère, fort mal.

BÉRALDE.

Comment fort mal ?

ARGAN.

Oui, je suis dans une faiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BÉRALDE.

Voilà qui est fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉRALDE.

J'étais venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

ARGAN, parlant avec emportement, et se levant de sa chaise.

Mon frère, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

BÉRALDE.

Ah ! Voilà qui est bien. Je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh ça, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement, que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Égyptiens, vêtus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir, et cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

SECOND INTERMÈDE.

*Le frère du Malade imaginaire lui amène, pour le divertir, plusieurs
Egyptiens et Egyptiennes, vêtus en Mores, qui font des danses
entremêlées de chansons.*

PREMIÈRE FEMME MORE.

270 Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse ;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

275 Les plaisirs les plus charmants,
Sans l'amoureuse flamme,
Pour contenter une âme
N'ont points d'attraits assez puissants.

280 Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse ;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

285 Ne perdez point ces précieux moments :
La beauté passe,
Le temps l'efface,
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps.

290 Profitez du printemps
De vos beaux ans
Aimable jeunesse ;
Profitez du printemps
De vos beaux ans.
295 Donnez-vous à la tendresse.

Seconde FEMME MORE.

Quand d'aimer on nous presse,
À quoi songez-vous ?

300 Nos coeurs, dans la jeunesse,
N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux ;
L'amour a pour nous prendre
De si doux attraits,
Que de soi, sans attendre,
305 On voudrait se rendre
À ses premiers traits :
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs
Qu'il nous coûte
310 Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

TROISIÈME FEMME MORE.

Il est doux, à notre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
315 Qui s'engage :
Mais s'il est volage,
Hélas ! quel tourment !

QUATRIÈME FEMME MORE.

L'amant qui se dégage
N'est pas le malheur,
320 La douleur
Et la rage,
C'est que le volage
Garde notre coeur.

SECONDE FEMME MORE.

325 Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes coeurs ?

QUATRIÈME FEMME MORE.

Devons-nous nous y rendre
Malgré ses rigueurs ?

ENSEMBLE.

Oui, suivons ses ardeurs,
330 Ses transports, ses caprices,
Ses douces langueurs ;
S'il a quelques supplices,
Il a cent délices
Qui charment les coeurs.

ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Mores dansent ensemble et font sauter des singes qu'ils ont amenés avec eux.

ACTE III

SCÈNE I.

Béralde, Argan, Toinette.

BÉRALDE.

Hé bien ! Mon frère, qu'en dites-vous ? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse ?

TOINETTE.

Hon, de bonne casse est bonne.

BÉRALDE.

Oh çà, voulez-vous que nous parlions un peu ensemble ?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frère, je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

SCÈNE II.
Béralde, Toinette.

TOINETTE.

N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.

BÉRALDE.

J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE.

Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie, et j'avais songé en moi-même, que ç'aurait été une bonne affaire, de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste, pour le dégoûter de son Monsieur Purgon, et lui décrier sa conduite. Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

Poste : À sa poste, à sa disposition, à sa convenance (locution vieillie). [L]

BÉRALDE.

Comment ?

TOINETTE.

C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire : agissez de votre côté. Voici notre homme.

SCÈNE III.
Argan, Béralde.

BÉRALDE.

Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation.

ARGAN.

Voilà qui est fait.

BÉRALDE.

De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire.

ARGAN.

Oui.

BÉRALDE.

Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN.

Mon Dieu ! Oui. Voilà bien du préambule.

BÉRALDE.

D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

ARGAN.

D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille pour faire ce que bon me semble ?

BÉRALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charité elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN.

Oh çà, nous y voici, voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

BÉRALDE.

Non, mon frère ; laissons-la là ; c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt, qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

ARGAN.

Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉRALDE.

Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille, et il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN.

Oui, mais celui-ci, mon frère ; est plus sortable pour moi.

BÉRALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous ?

ARGAN.

Il doit être, mon frère, et pour elle, et pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉRALDE.

Par cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire ?

ARGAN.

Pourquoi non ?

BÉRALDE.

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature ?

Embéguiner : Se dit figurément en choses spirituelles, des mauvais opinions qui nous entêtent, des folles amours qui nous gouvernent, qui maîtrisent notre esprit. [F]

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frère ?

Sortable : Qui est propre, qui convient à la personne, ou aux choses. [F]

BÉRALDE.

J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé ; c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve, et que Monsieur Purgon dit que je succomberais, s'il était seulement trois jours sans prendre soin de moi ?

BÉRALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine ?

BÉRALDE.

Non, mon frère, et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi ? Vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée ?

BÉRALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes ; et à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

BÉRALDE.

Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte ; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

Mommerie : se dit aussi figurément en morale, de l'hypocrisie, des déguisements, qui font paraître les choses autrement qu'elles ne sont. [F]

ARGAN.

Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

BÉRALDE.

Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités ; savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser ; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

BÉRALDE.

Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose ; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

Babil : Abondance de paroles sur des choses de néant ou superflue ; un parler continu et importun. [F]

ARGAN.

Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE.

C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉRALDE.

C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse ; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds. un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner, qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile, et qui, avec une impétuosité de prévention, une raideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.

ARGAN.

C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais enfin venons au fait. Que faire donc quand on est malade ?

BÉRALDE.

Rien, mon frère.

ARGAN.

Rien ?

BÉRALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉRALDE.

Mon Dieu ! Mon frère, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître ; et, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le coeur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années ; il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN.

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

BÉRALDE.

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes.

ARGAN.

Hoy ! Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eut ici quelqu'un de ces Messieurs pour rembarrer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

BÉRALDE.

Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine, et chacun à ses périls, et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes ; et pour vous divertir vous mener voir sur ce chapitre quelque une des comédies de Molière.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BÉRALDE.

Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN.

C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine ; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là.

BÉRALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARGAN.

Par la mort non de diable, si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence ; et quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirais, crève, crève, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté."

BÉRALDE.

Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN.

Oui, c'est un malavisé, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BÉRALDE.

Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN.

Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.

BÉRALDE.

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que pour lui il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN.

Les sottises raisons que voilà. Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BÉRALDE.

Je le veux bien, mon frère, et pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent. Que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte, et qu'on doit sur cette matière s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCÈNE IV.

**Monsieur Fleurant, une seringue à la main ;
Argan, Béralde.**

ARGAN.

Ah ! Mon frère, avec votre permission.

BÉRALDE.

Comment ? Que voulez-vous faire ?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là, ce sera bientôt fait.

BÉRALDE.

Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine ? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

MONSIEUR FLEURANT, à Béralde.

De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère ; vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là ?

BÉRALDE.

Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

MONSIEUR FLEURANT.

On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à Monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

ARGAN.

Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

BÉRALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monsieur Purgon a ordonné. Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être, toute votre vie, enseveli dans leurs remèdes ?

Clystère : Terme de médecine . C'est un remède ou injection liquide qu'on introduit dans les intestins par le fondement pour les rafraîchir, pour lâcher le ventre, pour humecter ou amollir les matières, pour dissiper les vents, aider à l'accouchement, etc. [F]

ARGAN.

Mon Dieu, mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien ; mais si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine quand on est en pleine santé.

BÉRALDE.

Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah ! Voici Monsieur Purgon.

SCÈNE V.

Monsieur Purgon, Argan, Béralde, Toinette.

MONSIEUR PURGON.

Je viens d'apprendre là-bas à la porte, de jolies nouvelles. Qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

ARGAN.

Monsieur, ce n'est pas...

MONSIEUR PURGON.

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

TOINETTE.

Cela est épouvantable.

MONSIEUR PURGON.

Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN.

Ce n'est pas moi...

MONSIEUR PURGON.

Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE.

Il a tort.

MONSIEUR PURGON.

Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frère ?

MONSIEUR PURGON.

Le renvoyer avec mépris !

ARGAN.

C'est lui...

MONSIEUR PURGON.

C'est une action exorbitante.

TOINETTE.

Cela est vrai.

MONSIEUR PURGON.

Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN.

Il est cause...

MONSIEUR PURGON.

Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE.

Vous avez raison.

MONSIEUR PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.

C'est mon frère...

MONSIEUR PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE.

Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON.

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN.

C'est mon frère qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON.

Mépriser mon clystère ?

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

MONSIEUR PURGON.

Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le mérite pas.

MONSIEUR PURGON.

J'allais nettoyer votre corps et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN.

Ah mon frère !

MONSIEUR PURGON.

Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines, pour vider le fond du sac.

TOINETTE.

Il est indigne de vos soins.

MONSIEUR PURGON.

Mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains.

ARGAN.

Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON.

Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin.

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

MONSIEUR PURGON.

Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais...

ARGAN.

Hé point du tout.

MONSIEUR PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile et à la féculence de vos humeurs.

TOINETTE.

C'est fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu !

MONSIEUR PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN.

Ah ! Miséricorde !

MONSIEUR PURGON.

Que vous tombiez dans la bradypepsie.

Bradypepsie : Terme de médecine.
Digestion lente et difficile. [L]

ARGAN.

Monsieur Purgon !

MONSIEUR PURGON.

De la bradypepsie dans la dyspepsie.

Dypepsie : Terme de médecine.
Difficulté à digérer ; digestion dépravée. [L]

ARGAN.

Monsieur Purgon !

MONSIEUR PURGON.

De la dyspepsie dans l'apepsie.

Apepsie : Terme de médecine.
Mauvaise digestion ; défaut de
digestion. . [L]

ARGAN.

Monsieur Purgon !

MONSIEUR PURGON.

De l'apepsie dans la lienterie...

ARGAN.

Monsieur Purgon !

Lienterie : terme de médecine. Espèce
de flux de ventre qui provenant d'une
intempérie du ventricule, et qui
consiste en une trop hâtive éjection des
viandes avant qu'elles soient digérées,
lorsqu'elle sortent de même qu'on les a
prises. Ainsi c'est une maladie de
l'estomac et non pas de l'intestin (...).
[F]

MONSIEUR PURGON.

De la lienterie dans la dysenterie...

ARGAN.

Monsieur Purgon !

Dysenterie : Terme de médecine.
C'est proprement un flux de ventre
sanguinolent, accompagné de
douleurs et de tranchées, que les latins
appellent tormina. Ceux qui en sont
attaqués jettent quelquefois avec leurs
excréments, du pus et de la fanie, et
quelquefois des mucosités
blanchâtres, et des raclures de boyaux
en forme de petites peaux. [F].

MONSIEUR PURGON.

De la dysenterie dans l'hydropisie...

ARGAN.

Monsieur Purgon !

Hydropisie : Terme de médecine.
Accumulation de sérosité dans une
partie du corps (cavité ou tissu
cellulaire). [L]

MONSIEUR PURGON.

Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous
aura conduit votre folie.

SCÈNE VI.
Argan, Béralde.

ARGAN.

Ah, mon Dieu ! Je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

BÉRALDE.

Quoi ? Qu'y a-t-il ?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BÉRALDE.

Ma foi, mon frère, vous êtes fou, et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses qu'on vous vit faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie ; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BÉRALDE.

Le simple homme que vous êtes !

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BÉRALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose ? Est-ce un oracle qui a parlé ? Il me semble, à vous entendre, que Monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que d'autorité suprême il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de Monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure si vous voulez à vous défaire des médecins, ou si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN.

Ah ! Mon frère, il sait tout mon tempérament et la manière dont il faut me gouverner.

BÉRALDE.

Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCÈNE VII.

Toinette, Argan, Béralde.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel médecin ?

TOINETTE.

Un médecin de la médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il est ?

TOINETTE.

Je ne le connais pas ; mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau, et si je n'étais sûre que ma mère était honnête femme, je dirais que ce serait quelque petit frère qu'elle m'aurait donné depuis le trépas de mon père.

ARGAN.

Fais-le venir.

BÉRALDE.

Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte, un autre se présente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BÉRALDE.

Encore ! Vous en revenez toujours là ?

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai sur le coeur toutes ces maladies-là que je ne connais point, ces...

SCÈNE VIII.

Toinette, en médecin ; Argan, Béralde.

TOINETTE.

Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées, et les purgations, dont vous aurez besoin.

ARGAN.

Monsieur, je vous suis fort obligé. Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oublié de donner une commission à mon valet, je reviens tout à l'heure.

ARGAN.

Eh ! Ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette ?

BÉRALDE.

Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en suis surpris, et...

SCÈNE IX.

Toinette, Argan, Béralde.

TOINETTE quitte son habit de médecin si
promptement qu'il est difficile de croire que ce soit
elle qui a paru en médecin.

Que voulez-vous, Monsieur ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appelée ?

ARGAN.

Moi ? Non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'aient corné.

Corner : Bourdonner, en parlant des
oreilles percevant un bruit qui n'a rien
de réel. [L]

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te
ressemble.

TOINETTE, en sortant, dit :

Oui, vraiment, j'ai affaire là-bas, et je l'ai assez vu.

ARGAN.

Si je ne les voyais tous deux, je croirais que ce n'est
qu'un.

BÉRALDE.

J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de
ressemblances, et nous en avons vu de notre temps où
tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurais été trompé à celle-là, et j'aurais juré
que c'est la même personne.

SCÈNE X.

Toinette, en médecin ; Argan, Béralde.

TOINETTE.

Monsieur, je vous demande pardon de tout mon coeur.

ARGAN.

Cela est admirable !

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes, et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie ?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah ! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix ?

TOINETTE.

Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi ! Voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands, et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de

Friévroite : Terme familier. Petite fièvre. [L]

Défluxion : Fluxion sur, écoulement d'un liquide, ou, fig. d'une force, d'une vertu, de haut en bas. [L] Hors d'usage, voir Fluxion, c'est la même chose. [F]

maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatisme et défluxions, à ces fiévrottes, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance : de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN.

Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN.

Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.

Ce sont tous des ignorants : c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.

Du poumon ?

TOINETTE.

Oui. Que sentez-vous ?

ARGAN.

Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE.

Justement, le poumon.

ARGAN.

Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

J'ai quelquefois des maux de coeur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'était des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des bouillons.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des oeufs frais.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur, et pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros boeuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

Oublie : Pâtisserie mince et de forme ronde ; l'oublie est ordinairement roulée en cylindre creux, et on lui donne le nom de plaisir quand elle a la forme d'un comète. [L]

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.

Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez là aussi un oeil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

ARGAN.

Crever un oeil ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'oeil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt, mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.

Oui, pour aviser, et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous savez que les malades ne reconduisent point.

BÉRALDE.

Voilà un médecin vraiment qui paraît fort habile.

ARGAN.

Oui, mais il va un peu bien vite.

BÉRALDE.

Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras, et me crever un oeil, afin que l'autre se porte mieux ? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

SCÈNE XI.
Toinette, Argan, Béralde.

TOINETTE.

Allons, allons, je suis votre servante, je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est ?

TOINETTE.

Votre médecin, ma foi ! Qui me voulait tâter le pouls.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans !

BÉRALDE.

Oh çà, mon frère, puisque voilà votre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce ?

ARGAN.

Non, mon frère, je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète, qu'on ne sait pas que j'aye découverte.

BÉRALDE.

Hé bien, mon frère, quand il y aurait quelque petite inclination, cela serait-il si criminel, et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes comme le mariage ?

ARGAN.

Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse, c'est une chose résolue.

BÉRALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entends : vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au coeur.

BÉRALDE.

Hé bien ! Oui, mon frère, puisqu'il faut parler à coeur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; et non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez tête baissée dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah ! Monsieur, ne parlez point de Madame, c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime Monsieur, qui l'aime... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE.

Cela est vrai.

ARGAN.

L'inquiétude que lui donne ma maladie.

TOINETTE.

Assurément.

ARGAN.

Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

Il est certain. Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme Madame aime Monsieur ? Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune, et le tire d'erreur.

Bec jaune : ou Béjaune. Fig. et familier. Montrer à quelqu'un son béjaune, lui prouver sa sottise, son ignorance. [L]

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui ; mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourrait bien mourir.

ARGAN.

Laisse-moi faire.

TOINETTE, à Béralde.

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

ARGAN.

N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

TOINETTE.

Non, non : quel danger y aurait-il ? Étendez-vous là seulement.

Bas.

Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici Madame. Tenez-vous bien.

SCÈNE XII.

Béline, Toinette, Argan, Béralde.

TOINETTE, s'écrie.

Ah, mon Dieu ! Ah, malheur ! Quel étrange accident !

BÉLINE.

Qu'est-ce, Toinette ?

TOINETTE.

Ah, Madame !

BÉLINE.

Qu'y a-t-il ?

TOINETTE.

Votre mari est mort.

BÉLINE.

Mon mari est mort ?

TOINETTE.

Hélas oui. Le pauvre défunt est trépassé.

BÉLINE.

Assurément ?

TOINETTE.

Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BÉLINE.

Le Ciel en soit loué ! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotté, Toinette, de t'affliger de cette mort !

TOINETTE.

Je pensais, Madame, qu'il fallût pleurer.

BÉLINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, et de quoi servait-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes, et valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraison funèbre.

BÉLINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je veux me saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN, se levant brusquement.

Doucement.

BÉLINE, surprise et épouvantée.

Ahy !

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

TOINETTE.

Ah, ah ! Le défunt n'est pas mort.

ARGAN, à Béline, qui sort.

Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

BÉRALDE, sortant de l'endroit où il était caché.

Hé bien, mon frère, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi ! Je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille, remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver ; et puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.

SCÈNE XIII.

Angélique, Argan, Toinette, Béralde.

TOINETTE, s'écrie.

Ô Ciel ! Ah, fâcheuse aventure ! Malheureuse journée !

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu ?

TOINETTE.

Hélas ! J'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE.

Hé quoi ?

TOINETTE.

Votre père est mort.

ANGÉLIQUE.

Mon père est mort, Toinette ?

TOINETTE.

Oui, vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE.

Ô Ciel ! Quelle infortune ! Quelle atteinte cruelle ! Hélas ! Faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde ; et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi ? Que deviendrai-je, malheureuse, et quelle consolation trouver après une si grande perte ?

SCÈNE XIV et dernière.

Cléante, Angélique, Argan, Toinette, Béralde.

CLÉANTE.

Qu'avez-vous donc, belle Angélique ? Et quel malheur pleurez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Je pleure tout ce que dans la vie je pouvais perdre de plus cher et de plus précieux. Je pleure la mort de mon père.

CLÉANTE.

Ô Ciel ! Quel accident ! Quel coup inopiné ! Hélas ! Après la demande que j'avais conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venais me présenter à lui, et tâcher par mes respects et par mes prières de disposer son coeur à vous accorder à mes vœux.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN se lève.

Ah ! Ma fille !

ANGÉLIQUE, épouvantée.

Ahy !

ARGAN.

Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Quelle surprise agréable, mon père ! Puisque par un bonheur extrême le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon coeur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

CLÉANTE, se jette à genoux.

Eh, Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

BÉRALDE.

Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?

TOINETTE.

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

ARGAN.

Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLÉANTE.

Très volontiers, Monsieur, s'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferais bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

BÉRALDE.

Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée, que de se jouer à la personne d'un médecin.

ARGAN.

Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi : est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BÉRALDE.

Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux, qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

BÉRALDE.

En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?

BÉRALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler, avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLÉANTE.

En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE.

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ?

ARGAN.

Comment tout à l'heure ?

BÉRALDE.

Oui, et dans votre maison.

ARGAN.

Dans ma maison ?

BÉRALDE.

Oui. Je connais une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moi que dire, que répondre ?

BÉRALDE.

On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer quérir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

Galimatias : discours obscur, et embrouillé, où on ne comprend rien, où les paroles sont mises confusément, et sans ordre ; et où il n'y a rien de naturel. [F]

CLÉANTE.

Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette faculté de vos amies... ?

TOINETTE.

Quel est donc votre dessein ?

BÉRALDE.

De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique, je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

ANGÉLIQUE.

Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BÉRALDE.

Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLÉANTE, à Angélique.

Y consentez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oui, puisque mon oncle nous conduit.

TROISIÈME INTERMÈDE.

ENTRÉE DE BALLET.

C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin en récit, chant, et danse. Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence. Ensuite de quoi toute l'assemblée, composée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants, et deux chantants, chacun entre et prend ses places selon les rangs.

PRAESES.

335 Sçavantissimi doctores,
 Medicina professores,
Qui hic assemblati estis ;
Et vos altri Messiores,
Sententiarum Facultatis
340 Fideles executores,
 Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi,
Salus, honor, et argentum,
Atque bonum appetitum.

345 Non possum docti Confreri,
 En moi satis admirari
 Qualis bona inventio
 Est medici professio :
Quam bella chosa est et bene trovata,
350 Medicina illa benedicta,
 Quae suo nomine solo,
 Surprenanti miraculo,
 Depuis si longo tempore
 Facit à gogo vivere
 Tant de gens omni genere.

355 Per totam terram videmus
 Grandam vogam ubi sumus,
 Et quod grandes et petiti
 Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus, currens ad nostros remedios,
360 Nos regardat sicut Deos ;
 Et nostris ordonnanciis
 Principes et reges soumisos veditis.

Donque il est nostrae sapientiae,

365 Boni sensus atque prudentiae,
De fortément travailler
A nos bene conservare
In tali credito, voga, et honore ;
Et prandre gardam à non recevoir
370 In nostro docto corpore
Quam personas capaces,
Et totas dignas ramplire
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis,
Et credo quod trovabitis
375 Dignam materiam medici
In sçavanti homine que voici :
Lequel in choisit omnibus
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
380 Vostros capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

Si mihi licenciam dat Dominus Praeses,
Et tanti docti Doctores,
Et assistantes illustres,
Très sçavanti Bacheliero,
385 Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem, quare
Opium facit dormire ?

BACHELIERUS.

Mihi à docto Doctore
Domandatur causam et rationem, quare
390 Opium facit dormire ?
A quo respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
395 Sensus assoupire.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.
Bene, bene, respondere.

SECUNDUS DOCTOR.

400 Cum permissione Domini Praesidis,
Doctissimae Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiae assistantis,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
405 Quae sunt remedia,
Quae in maladia
Ditte hydropisia
Convenit facere.

BACHELIERUS.

410 Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene responder.
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

415 Si bonum semblatur Domino Praesidi,
Doctissimae Facultati
Et companiae praesenti,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quae remedia eticis,
420 Pulmonicis, atque asmaticis,
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

425 Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR.

Super illas maladias,
Doctus Bachelierus dixit maravillas,
430 Mais si non ennuyo Dominum Praesidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam ecoutantem ;
Faciám illi unam quaestionem,
435 Dez hiero maladus unus
Tombavit in meas manus :
Habet grandam fievram cum redoublamentis
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au côté,
440 Cum granda difficultate
Et poena de respirare :
Veillas mihi dire,
Docte Bacheliere,
Quid illi facere ?

BACHELIERUS.

445 Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

QUINTUS DOCTOR.

Mais si maladia
Opiniatria
450 Non vult se garire,
Quid illi facere ?

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare, reseignere, repurgare, et rechlitterisare.

CHORUS.

455 Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

PRAESES.

Juras gardare statuta
Per Facultatem praescripta,
460 Cum sensu et jugeamento ?

BACHELIERUS.

Juro.

PRAESES.

Essere, in omnibus
Consultationibus,
Ancieni aviso,
465 Aut bono,
Aut mauvaiso ?

BACHELIERUS.

Juro.

PRAESES.

De non jamais te servire
De remediis aucunis,
470 Quam de ceux seulement doctae Facultatis ;
Maladus dust-il crevare,
Et mori de suo malo ?

BACHELIERUS.

Juro.

PRAESES.

Ego, cum isto boneto
475 Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
480 Seignandi,

Perçandi,
Taillandi,
Coupandi.
Et occidendi
485 Impune per totam terram.

ENTRÉE DE BALLET.

*Tous les Chirugiens et Apothicaires viennent lui faire la révérence
en cadence.*

BACHELIERUS.

Grandes doctores doctrinae
De la rhubarbe et du séné :
Ce seroit sans douta à moi chosa folla,
Inepta et ridicula,
490 Si j'allaibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam adjoutare
Des lumieras au soleillo,
Et des étoilas au cielo,
495 Des ondas à l'Oceano ;
Et des rosas au printanno ;
Agregate qu'avec uno moto,
Pro toto remercimento,
Rendam gratiam corpori tam docto.
500 Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturae et qu'à patri meo :
Natura et pater meus
Hominem me habent factum :
Mais vos me, ce qui est bien plus,
505 Avetis factum medicum,
Honor, favor, et gratia,
Qui in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS.

510 Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus Doctor, qui tam bene parlat !
Mille, mille annis et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Chirugiens et les Apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains, et des mortiers d'apothicaires.

CHIRURGUS.

515 Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias
Omnium chirurgorum
Et apothiquarum
Remplire boutiques.

CHORUS.

520 Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

CHIRURGUS.

525 Puissent toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,
Fievras, pluresias,
Fluxus de sang, et dyssenterias.

CHORUS.

530 Viva, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat.

**DERNIÈRE ENTRÉE DE
BALLET.**

*Des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, qui sortent tous
selon leur rang en cérémonie comme il sont entrés.*

FIN

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par le Grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre : à nos Amés et féaux conseillers, les gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres de Requêtes ordinaires de notre hôtel, grand Conseil, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, leurs lieutenants, et tous autres nos justiciers et officiers qu'il appartiendra.: SALUUT. Notre cher et bien âmé DENIS THIERRY, Marchand Libraire, imprimeur et ancien consul des Marchand à Paris, Nous a fait remontrer, qu'il, qu'il a traité avec la veuve de feu Jean-Baptiste Poclin [sic] de Molière, d'un manuscrit intitulé, Recueil des Oeuvres Posthumes de J.B.P/. de Molière, contenant le Dom Garcie de Navarre, ou le Prince Jaloux, L'impromptu de Versailles ; Dom Juan, ou le Festin de Pierre ; Mélicerte ; Les Amants magnifiques ; Les Comtesse d'Escarbagnas ; et le Malade imaginaire, revu et corrigé et augmenté: lequel recueil il désirerait imprimer, s'il avait nos lettres de permission, sur ce nécessaires ; et pour cet effet il a été conseillé d'avoir recours à nous, et de nous supplier très humblement de lui vouloir accorder. À CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit exposant, Nous lui avons permis et accordé, permettons et accordons, par ces présentes, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et débiter en tous lieux de notre royaume, pays, terres et seigneuries de notre obéissance, ledit REcueil des Oeuvres Posthumes de J.B.P. de Molière, ensemble ou séparément, en telle marge et caractère, et autant de fois que bon lui semblera durant le temps de six années consécutives, à compter du jour que chaque pièce sera achevée d'imprimer pour la première fois. Pendant lequel temps nous faisons très expresses inhibitions, et défenses à toutes personnes, que quelque qualité, ou condition qu'elle soient, imprimeurs, libraires et autres, d'imprimer, faire imprimer , vendre te distribuer ledit livre, sous prétexte d'augmentation, correction, changement de titre, fausse marques, ou autrement, en quelque sorte et manière que ce soit, ni même d'en faire des extraits et abrégés. Et à tous marchands étrangers d'en apporter, ni distribuer en ce Royaume d'autres impressions, que ce celles qui auront été faites du consentement de l'exposant, à peine de trois mille livres d'amende, payables par chacun des contrevenants et applicables un tiers à nous, un tiers à l'Hôpital Général de notre bonne ville de Paris, et l'autre tiers à l'exposant, de confiscation des exemplaires contrefaits, et de tous dépens, dommages et intérêts. À condition qu'il sera mis deux exemplaires desdits livres dans notre Bibliothèque publique, un en celle du Cabinet de nos livres en notre Château du Louvre, et un en celle de notre très cher et féal le Sieur Tellier, Chevalier Chancelier de France avant que de les exposer en vente, à la charge aussi que l'impression en sera faite dans le Royaume, et non ailleurs ; et que lesdits livres seront imprimés sur du beau et bon papier, et de belle impression : Et ce suivant ce qui est porté par le règlement fait pour la Librairie et Imprimerie, au

mois de juin 1618. Enregistré en notre cour de Parlement de Paris le 9 juillet ensuivant, à peine de nullité des présentes, lesquelles seront registrées dans le registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de notre bonne Ville de Paris. Si vous mandons et enjoignons, que du contenu d'icelles, vous fassiez jouir pleinement et paisiblement ledit exposant, ou ceux qui auront droit de lui, sans souffrir qu'il leur soit fait, ou donné aucun empêchement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement, ou à la fin desdits livres une copie des présentes, ou extrait d'icelles, elles soient tenues pour bine et dûment signifiées, et que foi y soit ajoutée ; et aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux conseillers et secrétaires, comme à l'original. Commandons au premier notre huissier, ou sergent sur ce requis, de faire de l'exécution d'icelles tous exploits, saisies, et autres nécessaires, sans demander autre permissions, nonobstant toutes oppositions, ou appellations quelconque, Clameur du Haro, Chartes normande, et autres lettres à ce contraires. CAR tel est notre bon plaisir. Donné à Chaville le vingtième jour d'août, l'an de grâce mille six cent quatre-vint deux, et de notre règne le quarantième. Par le Roi en son conseil, LE PETIT.

Registré sur le livre de la communauté des libraire et imprimeurs de Paris, le vingt sixième août 1682. Suivant l'arrêt du Parlement du 8 avril 1653 et celui du Conseil privé du Roi, du vingt-septième février 1665.

Ledit THIERRY a associé à son privilège, Claude Barbin, et Pierre Trabouillet.

Achévé d'imprimer pour la première fois, le dernier jour d'octobre mille six cent quatre-vingt-deux.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].